

TRADUIRE  
LE  
YIDDISH

dossier préparé par  
CORINNA GEPNER

# UNE LANGUE DE L'ENTRE-DEUX PORTRAIT DE BATIA BAUM CORINNA GEPNER

L'histoire et la pratique littéraire de Batia Baum soulèvent une série de questions complexes et singulières : comment en vient-on à traduire sa langue maternelle (le yiddish) dans une autre langue (le français), devenue maternelle par injonction et nécessité ? Quel est le rapport qui se crée entre ces deux langues ? Que traduit-on à proprement parler ? Et que cherche-t-on à signifier par le biais de la traduction ?

Pour Batia Baum, le yiddish se voit très tôt frappé d'interdiction : pendant la petite enfance, vécue sous la guerre et l'Occupation, parler yiddish s'apparente à une condamnation à mort. Il faut changer de langue, comme il faudra aussi changer d'environnement. La mère, active dans la Résistance, confie sa fille à une « maison d'enfants » dont elle ne sortira qu'en 1948. C'est là que la pratique du yiddish va pouvoir se poursuivre, là aussi que la petite fille s'attache, profondément, à cette langue. Une langue qu'elle continue de fréquenter après la guerre, dans son milieu familial, dans l'atelier où travaille sa mère. Pour elle, le yiddish est habité d'une grande vitalité, celle de la survie, de l'« après ». C'est la langue dans laquelle on discute avec passion de politique et de philosophie, celle qui accueille les questions que l'on se pose et qui exigent réponse.

C'est bien plus tard que Batia Baum fait retour au yiddish, alors que celui-ci a depuis longtemps cessé d'être la langue de l'enfance. Et si elle éprouve le besoin d'y revenir, c'est qu'elle se sent « porteuse de quelque chose dont [elle n'est] pas consciente ». Il lui faut essayer d'identifier cet élément, né des impressions captées tout au long de l'enfance au travers des mots, des intonations, des comportements...

Elle commence à traduire des chansons yiddish en français, à enseigner le yiddish et donc à manier autrement cet outil linguistique qu'elle ressentait, au départ, comme « une manière d'être au monde ». C'est dans ce travail d'écoute, de transmission et de traduction que, peu à peu, le yiddish se structure pour elle en tant que langue. Et c'est aussi à la faveur de ce travail qu'émerge en Batia Baum la conscience que le yiddish est, par nature, une langue de traduction. Par nature, parce qu'il existe au sein du yiddish un « jeu permanent entre les langues » : il y a le vieux fond hébraïque, les langues romanes, germaniques, slaves... S'ajoute le fait que le yiddish abrite l'obligation de traduire la langue hébraïque, c'est-à-dire la langue de la religion, ciment des communautés juives. Il s'est ainsi créé « une langue de l'entre-deux », dont les locuteurs sont porteurs à la fois de leurs propres valeurs et de celles des autres. Il s'agit là, pour Batia Baum, d'une caractéristique majeure et générale des langues juives : cette façon d'accueillir le soi et l'autre, de manifester une identité qui naît de la réciprocité. Cette problématique, dit-elle, habite toute la littérature yiddish.

On entrevoit les difficultés qui en résultent pour le traducteur. Batia Baum souligne qu'elle a dû se former en grande partie seule, à travers son « ressenti de la langue », et inventer des manières de transposer. Elle rappelle que, jusqu'à une période récente, il n'existait pas de véritables outils de traduction, des dictionnaires ou des lexiques bilingues, par exemple. Il fallait aller à la recherche des éléments de compréhension, lire les dictionnaires unilingues et surtout, s'entretenir avec ceux qui avaient – et ont encore – le savoir de la langue yiddish. Mordechai Litvine, par exemple, traducteur de la poésie française en yiddish, lui a été d'une aide incomparable. Tout comme Yitskhok Niborski, grand connaisseur de la littérature yiddish. Dans le même temps, ce travail d'intense défrichage se doublait d'un sentiment de perte : les derniers locuteurs disparaissaient peu à peu. Alors, que transmettre ? Et à qui ? L'enseignement de Rachel Ertel à l'université Charles V, son activité de traductrice et d'éditrice, l'arrivée en France de Yitskhok Niborski, qui avait vécu en Argentine où s'était perpétué un milieu juif parlant yiddish, ont été des facteurs décisifs dans la reconnaissance du patrimoine littéraire yiddish. Des traducteurs se sont mis à l'œuvre, Carole Ksiazenicer, Delphine Bechtel, Jacques Mandelbaum, et bien d'autres.

Outre les chansons, Batia Baum a commencé à traduire du théâtre. De I. L. Peretz, *La Nuit sur le vieux marché* (traduction non publiée), ou encore *La Chaîne d'or*. Un des éléments qui l'a fascinée dans cette *Nuit sur le vieux marché*, si « moderne », c'est « le rôle des esprits ». Elle voit dans ce rapport avec le monde spirituel, dans cette présence des esprits, une constante de la littérature yiddish et cite à ce propos le monologue de Léa dans la pièce de Shalom Anski, *Le Dibbouk*. Mais également l'œuvre d'Isaac Bashevis Singer, tout imprégnée de références à la Kabbale et parcourue par la grande question de savoir ce qui mène le monde. Et aussi ce roman de Mendele Moykher-Sforim qu'elle a traduit récemment, *La Haridelle*, où s'affrontent les forces créatrices et destructrices de l'univers, où le héros, Isrolik, veut rendre figure humaine au peuple juif humilié.

Or il se trouve qu'avec la traduction de Mendele, une boucle s'est bouclée pour Batia Baum. D'une manière inattendue et surprenante. Le travail de traduction, en effet, lui a fait découvrir que la lecture de Mendele avait exercé une influence déterminante sur la pensée et l'engagement politique de sa mère. Que Mendele était peut-être, et même sûrement, cet inconscient qui l'habitait elle-même au travers de l'inconscient de générations successives. Et ce parce qu'il nourrissait chez ses lecteurs une pensée de soi et de l'autre, une prise de conscience qui pouvait donner lieu à une prise de position philosophique et/ou politique. Étrange et bouleversante découverte, qui interroge aussi l'entreprise même de la traduction.

Car c'est bien de cela qu'il est question. De la traduction, que Batia Baum pratique seule, ou avec d'autres. Avec le poète Koulizh Kedez, pour une traduction en langue bretonne d'œuvres de Lamed Shapiro et de Peretz Markish ou encore du *Chant du peuple juif assassiné* d'Yitskhok Katzenelson (traduit par elle en français). Et avec les membres de ses ateliers de traduction. Toujours il faut revenir au déchiffrement des textes, aux difficultés posées par le non-dit, l'arrière-plan créé dans la langue par la pratique quotidienne de la religion – et par les habitudes de vie. Car c'est bien cela, au-delà des caractéristiques que l'on retrouve dans d'autres langues (existence de particules verbales, d'un temps unique pour exprimer le passé), qui fait la spécificité du yiddish et sa grande difficulté. Le fait aussi que, dans l'ordre d'apparition des éléments dans la phrase, il y a des « points de pression », qui ont du sens et qui renvoient en filigrane à la pratique religieuse de l'hébreu, aux psalmodies liturgiques, au travail de cantillation. Là où il y a accent, il y a sens. Comment

trouver un équilibre entre les spécificités et les besoins de la langue d'arrivée et la nécessité de transmettre ce chant très particulier de la langue de départ ? Est-on fatalement dans l'intraduisible ? Voilà un terme que Batia Baum récuse totalement. Il signerait l'impossibilité même du traduire. Que reste-t-il à faire sinon à « trouver quelque chose », à retrousser ses manches et à chercher, explorer, pour faire entendre le chant d'une langue dont on ne sait plus, désormais, si elle est présence ou absence.

### **Traductions de Batia Baum**

Bulov, Joseph, *Yossik. Une enfance dans le quartier du Vieux-Marché de Vilna*, Phébus, 1996

Gradowski, Zalmen, *Au cœur de l'enfer : témoignage d'un Sonderkommando d'Auschwitz, 1944*, Kimé, 2001 ; Tallandier, 2009

Kacyzne, Alter, *Contes d'hiver et d'autres saisons*, Liana Levi, 2000

Katzenelson, Yitskhok, *Le Chant du peuple juif assassiné*, Bibliothèque Medem, 2005 ; Zulma, 2007

Markish, Peretz, *Le Tas, Caravanes*, n° 7, Paris, Phébus, 2001

Mendele Moykher-Sforim, *La Haridelle*, Bibliothèque Medem, 2008

Ulinover, Miryam, *A grus fun der alter heym : lider / Un bonjour du pays natal*, recueil bilingue de poèmes, Bibliothèque Medem, 2003

Wieviorka, Wolf, *Est et Ouest / Déracinés*, traduit par Batia Baum et Shmuel Bunim, Bibliothèque Medem, 2004